

600 Kilomètres

Les Allemands aux talons

ou

Les Aventures du 3^e Régiment de D. P.

de

Paris à Concorès



L.-V. LORELLE



**IMPRIMERIE H. ALLARD
GOURDON (Lot)**

Au Lieutenant-Colonel Barbet
qui nous épargna l'humiliation
d'être faits prisonniers,

A mes chefs,

A mes camarades du 3^e R.D.P.

* Lisez bien le livre comme il faut.

L. L. L.

24.VII. 1940

« . Presque sans repos, avec des ravitaillements précaires, chacun est allé au bout de ses forces, et tous je vous en félicite et vous en remercie. »

(Ordre du Régiment N° 44)

Lieutenant-Colonel Barbet.

.. de Paris à Concorès (Lot)



12 juin. On dit que les Allemands sont aux faubourgs de Paris.

On dit que les dépôts d'essence brûlent de Rouen à Mantes. Paris s'endort lourdement sous une étouffante brume de suie.

Nous attendons un ordre de mouvement qui ne vient jamais, nous restons à l'écoute d'un poste de téléphone qui n'appelle jamais!

Avec la nuit qui s'avance, l'espoir de nous savoir délivrés diminue peu à peu. Non armés, mal outillés, frappés d'impuissance, jamais nous n'avons mieux compris comme en cet instant, l'ironique signification des mots «défense passive».

Soudain, à onze heures du soir, la sonnerie du téléphone nous fait sursauter, et c'est un appel porteur d'espérance qui détruit le silence. Une voix grave, un peu solennelle, transmet ce message:

«Le 3^{me} Régiment de Défense Passive fera
«mouvement le 13 juin à 3 heures, en
«trois étapes:

«Montgeron, Pringy, Ury.

«Les unités emporteront 2 jours de vivres.»

Merci, Commandant Maitrot de la Motte qui nous aviez enseigné la mathématique du bombardement par avions et les méthodes de respiration artificielle, merci pour cet appel imprévu qui décida de notre délivrance.

Les Bataillons sont avertis, les compagnies alertées. Debout, bonnes gens du 3^{me} D. P. Emplissez vos musettes de vos lettres d'amour et d'une boule de pain. Quittez Paris par les portes du sud. Nous ne fuyons que pour mieux nous rassembler. Bientôt nous serons armés, placés en position sur des systèmes défensifs perfectionnés. Là où nous

serons ils ne passeront pas, — ou sinon sur nos corps désormais sans vie.

Gloire militaire, bientôt tu ceindras nos fronts de la feuille du laurier, car chacun fait au Pays la promesse de soi-même. Vive la France!

L'aurore salue notre départ, le soleil l'accompagne.

Les voitures s'ébranlent, les vieux chevaux tirant à tout collier. L'enthousiasme anime chaque homme, allège sa charge, et des chants viennent aux lèvres.

Sur la route de Montgeron, — ça commence comme une chanson, — le régiment s'allonge en une longue file. Trois cents cyclistes se poursuivent sur dix kilomètres, les voitures de compagnies portent une triple charge, peinent aux côtes, des automobiles de tourisme de tous modèles transportent dix hommes chacune du matériel et des vivres pour trois mois.

Les regards qui se croisent sont complices d'une joie reconnaissante.

Mais l'étape est dure. Elle use la résistance comme les semelles des chaussures et les fers des chevaux. Montgeron, Montgeron, se répètent les marcheurs à chaque pas, en battant la cadence de leur fatigue.

Le régiment pittoresque atteint enfin le but de la première étape. Il est sauvé.

Mais une bouche immense propage de terribles nouvelles: les Allemands ont passé la Seine, ils ont jeté un lasso de fer et de feu autour de Paris.

Dans la nuit même il faut que nous repartions. Notre Colonel le décide sans avoir pris d'autre conseil que de lui-même.

Et la nuit absorbe le régiment confondu dans la cohorte innombrable qui fuit vers le sud, sur la route enserrée dangereusement par la forêt de Sénard. Au lever du jour on retrouve ces involontaires coureurs d'aventures qu'une force attractive irrésistible rassemble à Pringy, dans un pré,

auprès d'un château, désert comme un château de conte d'enfants à faire peur.

Harassés de fatigue, tous campent en plein air, s'organisent comme pour un séjour prolongé, se détendent, mangent ou dorment. Le ciel est si bleu, l'air est si doux.

A quels signes invisibles à nos yeux insouciantes, notre chef reconnut-il l'ombre des grands oiseaux annonciateurs du malheur? Le voici qui nous réunit et le voici qui ordonne. Il dicte un ordre de mouvement impératif sans tenir compte de notre lassitude. Il nous sauvera contre nous-mêmes. Il nous arrachera de la prairie douce à notre fatigue comme une joue d'enfant. Il nous arrachera à nos digestions. De sa voix toujours retenue et calme, il nous donne l'ordre qui nous sauvera de l'humiliation d'être faits prisonniers, l'ordre de la liberté.

« Tous moyens de transport du régiment feront
« mouvement de Pringy à Ury à 12 heures. Les
« camionnettes transporteront le plus d'hommes pos-
« sible. Déchargement à Ury. Retour du convoi à
« Pringy. Chargement de tous les hommes non
« montés. Exécution. »

Et l'étrange caravane s'arrache du sol, et avec une lenteur solennelle, hébétée de fatigue mais rayonnante de volonté, elle marche vers Ury de toute sa force pesante.

Vers le soir le gros des éléments atteint Ury, en même temps que la nouvelle que les Allemands ont investi Paris. Déjà des colonnes motorisées ennemies seraient en mouvement depuis neuf heures du matin sur la route nationale que nous avons quittée à Pringy. Leur menace est sur nos épaules.

Aussi le régiment fera mouvement dans la nuit. Il ira coûte que coûte de Ury à Bougligny par la Chapelle la Reine, Verteau, Auferville. Les hommes seront allégés; ils emporteront deux jours de vivre. Heure de départ: 3 heures.

Maintenant il n'y a plus d'itinéraire imposé. Notre Colonel a choisi lui-même un cheminement. Nous lui remettons notre Destin, comme au messager de la bonne fortune.

Il nous mène par les chemins de campagne que bordent les prés et les blés. Il nous retire des grandes routes à circulation intense où la colonne des fuyards civils et des convois militaires se confond en une interminable trainée compacte qui agglomère dangereusement cent mille voitures, — qui s'immobilise aux resserrements de la route, — qui s'offre sans résistance aux coups de l'aviation ennemie, — qui avance lentement dans la peur en respirant mal l'air vicié de ses moteurs.

Vers midi nous atteignons Bougligny. Enfin nous allons pouvoir nous reposer puisque nous voici rassemblés dans un village perdu. On s'installe. On s'étire, on se rase, on se promène. Bonjour Monsieur le Maire ! Un commandant des nôtres fait du pain dans une boulangerie sans boulanger, dirige en grondant ses mitrons improvisés, brasse la pâte, enfourne, surveille la cuisson.

Doux village, nous t'adoptons. Nous allons nous installer chez toi. Nous mangerons dans tes écuelles tes poules et tes lapins. Demain nous cueillerons des groseilles.

Mais l'ordre de mouvement nous frappe de sa précision mathématique. Il faut repartir avant midi.

Brisez-vous vieilles fatigues sous de nouvelles fatigues ! Nous allons à Vimory, c'est le plus beau pays du monde !

Et la fourmilière s'étire sur le ruban routier blanc de soleil, traverse Préfontaines, Montalibert, franchit difficilement les ruelles encombrées de Montargis et atteint Vimory à la nuit tombante.

Elle entre dans le village abandonné par tous ses habitants pris de panique. Dans chaque pièce d'habitation tout témoigne d'un départ précipité. La cafetière vient à peine d'être retirée du feu, le tricot a été jeté sur un coin de meuble, une vieille fille n'a pas terminé sa réussite.

Les animaux s'effrayent de tant de bruit, ne reconnaissent pas leurs maîtres, appellent plaintivement. Poules, lapins, chevreaux perdent la vie des mains qui se tendent vers eux comme pour une caresse. On mangera ce soir

au 3^{me} D^r. P^r. à se gonfler les entrailles et l'on boira du meilleur!

O village de Cocagne, Vimory de mon cœur, tes habitants avaricieux comptaient leur magot le soir à la chandelle. Nous avons mangé leur avarice, nous avons mangé leur peur, qu'ils s'en réjouissent avec nous! L'on dormira bien sur cette bombance!

Mais l'implacable ordonnateur de notre destin ordonne le mouvement. Il faut repartir dans la nuit. Nous irons au village Les Choux par Varennes-en-Gâtinais et Langessé. Ordre d'économiser les vivres et l'essence.

Voici le village Les Choux. Il est sale, triste, sans ressources.

Un mouvement accéléré de voitures traverse le pays comme les flots d'une digue rompue.

C'est la ruée vers les Ponts de la Loire.

D'ici, ils nous apparaissent comme de frêles passerelles, posées à de rares endroits sur la large bande argentée du fleuve qui marque la limite extrême de notre recul.

Lorsque nous aurons passé les Ponts de la Loire, avec les fantassins, les artilleurs, les trains de combat, les munitions, au-delà des Ponts de la Loire, nous nous joindrons aux forces françaises, qui derrière chaque arbre, chaque haie, chaque buisson, à chaque croisement de routes, dans les sillons, dans toutes les fermes, à tous les villages, attendent l'ennemi pour lui opposer sa force innombrable, son cœur fier et dur.

Val de la Loire,
beauté naturelle,
hâvre d'espérance,
refuge de nos corps et de nos esprits,
nous allons à toi avec allégresse,

Sois avec vous nature admirable qui fis ce vaste fossé mouvant.

Tu es le rempart ultime, le glacis immense du château-fort : France !

Tes châteaux renommés seront nos forteresses, et nous sacrifierons leurs pierres à la vie de nos enfants. Tes vignes seront nos cheminements, et le raisin, demain, sera nourri de notre sang.

Loire, fleuve prédestiné, nous te saluons de toutes nos forces retrouvées. Nous courons vers toi comme un coureur qui voit son but. Gens du 3^{me} D. P., vous fûtes des Eparges, de la Somme, de Verdun, — vous serez de la Loire !

C'est l'ultime étape, il faut la faire en bon ordre. Les commandants s'affairent pour bien appliquer la théorie de la marche d'un convoi, d'après le règlement le plus orthodoxe.

Hélas ! dès les premiers kilomètres la colonne si bien ordonnée est immobilisée, désorganisée par le plus extraordinaire embouteillage que l'on puisse imaginer. Sur vingt kilomètres avant Gien, sur cette artère étroite, dans un sens unique, vingt mille voitures s'entremêlent et n'avancent que spasmodiquement. Le terrain est à gagner mètre par mètre contre son voisin.

C'est un gigantesque rassemblement de véhicules de toutes sortes : automobiles de tourisme transportant sous leur carapace toute une famille et les objets dont elle n'a pas voulu se séparer, les gens et les objets entassés pêle-mêle, — fourragères, voitures à fumier, attelées de trois chevaux en flèche et monstrueusement chargées, — convois militaires gonflés d'hommes de troupes la plupart désarmés, harassés, hirsutes, aux uniformes usés, — pièces de canons de tous calibres, chenillettes, tanks, et, s'infiltrant à travers ces masses métalliques, frôlant cent mille roues, des poussettes, des brouettes, d'étranges véhicules faits d'un assemblage de vieilles roues, de vieilles planches, de bouts de ficelle.

Affreux pressentiment. Voici le spectacle d'un débacle.

Le spectre de la défaite rôde autour de nous, comme un compagnon invisible qui chuchote à l'oreille d'abominables nouvelles, qui propage la peur avec la force et la vitesse du vent de tempête.

L'essence manque aux moteurs. La famine monte aux marchepieds des voitures. On entend des pleurs d'enfants, des appels de mères désespérées.

Des avions ennemis tracent, dans l'axe de leurs rapides déplacements, une ligne mortelle qui jette les pauvres humains au creux des fossés.

Dans la nuit qui descend lentement en cette fin d'un bel après-midi d'été, Gien, plusieurs fois bombardée, se signale par des lueurs d'incendies.

Pas à pas, avec une lenteur angoissante, l'on approche de la ville, l'on y pénètre en une seule file par l'unique rue qui conduit au pont.

Des maisons écrasées étalent leurs décombres poussiéreux. Des voitures incendiées ne sont plus que de noires carcasses. L'incendie qui ravage les maisons d'une petite place en retrait, l'illumine comme un feu de Bengale d'une réjouissance populaire.

Enfin, à un détour, voici qu'apparaît le Pont de Gien, miraculeux passage vers la nouvelle Terre Promise.

Il apparaît dans la clarté rougeâtre des maisons qui brûlent le long du quai. Torches de géants, elles éclairent le vieux chemin de vieilles pierres, appuyé de toute sa providentielle lourdeur sur vingt lourdes piles.

Les voitures, les piétons, hâtent leur course. C'est un carnaval grotesque, une fête tragique de la Mort dans le feu et la poussière !

Des morts s'opposant au passage, ralentissent un instant la marche des vivants afin qu'ils leurs accordent une pensée. Un petit enfant est couché sur le lit de pierres, comme pour dormir dans une position incommode. Petit enfant tu n'entendras plus la douce voix maternelle. Petit enfant, nous te pleurons comme notre enfant. Et nous refaisons

devant ton corps brisé, le serment pour lequel nous sommes toujours parjures, de nous aimer les uns les autres.

Le Pont de Gien franchit, voici la terre de la dernière résistance. Nous la foulons d'un pied orgueilleux. Nos regards anxieux fouillent la nuit et s'efforcent de donner aux formes devinées celles de puissants systèmes d'ensifs, de fortins, de batteries en positions, de pièges à tanks.

Mais un peu d'attention ne révèle que des champs déserts, des arbres innocents en bordure des chemins. Des lignes de fantassins passent silencieusement en minces files. C'est un paysage nocturne, calme et bien ordonné, fait pour un promeneur attardé mais non pour un soldat.

Sous le ciel étoilé, sous la coupole éternelle, dans l'éternel silence, une profonde tristesse nous enveloppe d'un suaire. Patrie, mère Patrie! tes fils te supplient de leur dire le secret de ton abandon!

A St-Florent-le-Jeune, dans une pauvre ferme, comme des enfants perdus, nous nous sommes jetés sur une litière pour y dormir du sommeil de l'oubli.

Désormais il ne s'agit plus que de fuir, comme fuit l'armée désemparée. Malheur à celui que ses forces abandonneront, malheur à celui qui ne pourra suivre la course haletante que nous allons entreprendre pour gagner notre liberté et sauver notre vie sans défense!

Dès l'aube nous repartons de Saint-Florent pour Clémont. Dans la soirée nous atteignons Clémont, puis le Gué Perron. Une bouchée de pain, un peu de vin, quelques heures de sommeil, voilà notre nourriture et voilà notre repos.

Nous sommes au Gué Perron où l'eau chantante retient les oiseaux, — il faut aller à Orçay. (Nous sommes à Orçay, il faut aller à Graçay.

Postiers de malheur, heurtant le caillou des longues routes encombrées, nous tirons vers Orçay, nous tirons vers Graçay d'un pas lourd de fatigue. Que nous importent les noms chantants des villages qui balisent notre chemin: Theillay, Many, Thénieux où l'on passe le Cher, Genouilly!

Ils n'ont plus de résonnance dans les cœurs. Ce sont des lieux qui ne signalent plus que des kilomètres!

A Orville tout ce qui est inutile est brûlé ou abandonné afin que l'on puisse transporter le plus d'hommes possible en voitures. Les cyclistes quadragénaires commencent une course-poursuite épuisante afin de garder le contact à chaque étape.

L'enjeu est d'importance. Il faut rejoindre coûte que coûte pour manger. La nourriture ne vient plus que des Services d'approvisionnement du Régiment. Sur place, dans les pays dont la population a décuplé depuis l'arrivée des réfugiés, le ravitaillement se raréfie.

D'Orville, nous partons pour Mézières-en-Brenne. La journée s'achève dans une belle lumière dorée. C'est l'instant que commence la sérénade du rossignol. Des avions à la croix gammée frôlent la ferme où nous sommes abrités, et tirent à balles perdues..., pour s'amuser, et tuent un soldat..., pour s'amuser!

La nouvelle nous parvient que les allemands seraient à Valençay, sur notre route. Il y a des visages qui blémissent, des ventres qui se serrent! Passons par Levroux, Saint-Gemme pour gagner Mézières-en-Brenne. Soixante-dix kilomètres. De Mézières partons pour Pouillé par Tournon, Angle, Chauvigny, où il y a de jolies femmes, des messieurs en canotiers, des chiens frisés tenus en laisse, des terrasses de café! Soixante-quinze kilomètres. Pouillé c'était pas mal: église romane, un bon cantonnement et un Pernod. De Pouillé allons à Pressac. Cinquante-cinq kilomètres et dix de plus pour atteindre Alloue. Un beau Dimanche: quatre-vingt kilomètres et nous passons Confolens, Massignac, Roussines, Ecuras. Il pleut. A la ferme du Pot Perdu, il pleut. Il pleut sur la route de Saint-Léon. Il pleut sur la route de Sarlat.

Marchez cyclistes du diable! Marchez les dents serrées, les poumons usés, marchez la gorge desséchée.

Surmontez vos défaillances, la peur de la solitude et vous vaincrez la route luisante dont l'horizon recule à chaque tour

de roue. Pour manger il faut que vous nous atteigniez, dussiez-vous arriver à nous, fous de fatigue.

Epiez la route ennemie qui tend dans la nuit ses pièges meurtriers, suspectez ses carrefours qui proposent de fausses pistes, échappez par un mouvement souple du corps aux camions qui vous poursuivent nuit et jour.

Relevez-vous de vos chutes sans panser vos blessures.

Usez vos vieux genoux. Arquez-vous sur vos bras brisés. Lavez vos anciennes douleurs à la pluie qui tombe en nappes confuses et profondes, et lorsque vous aurez atteint un gîte d'étape sordide, dans une ferme abandonnée où les chiens hurlent à la mort, jetez-vous sur la paille humide des étables.

Mais dans vos regards frappés de fixité, je vois luire une flamme merveilleuse qui brûle contre la pluie, qui brûle contre le vent. L'huile sacrée qui l'alimente comme un feu éternel, c'est l'amour de votre régiment, c'est l'amitié de vos camarades.

Et c'est leur amitié et c'est votre amitié qui abolit vos souffrances, qui vous pousse en avant, toujours en avant, jusqu'à Sarlat, jusqu'à Concorès, et qui vous jette parmi eux, à la limite de votre résistance, auprès d'un feu de bivouac où, de toutes vos oreilles, vous entendez de nouveau le son de leurs voix.

Puissiez-vous l'entendre plus tard, à travers les contradictions et les colères de votre esprit, et vous fier à sa rumeur confuse mais vivace pour croire encore aux hommes de bonne volonté.

A Concorès,
juin-juillet 1940.

Achevé d'imprimé le
7 Juillet 1940
à mille exemplaires
numérotés de 1 à 1.000
par
H. ALLARD
Imprimeur à Gourdon (Lot).

